

Il y a quinze ans dans cette gare, une guichetière s'affairait à tout mettre en ordre. Sympathique et dynamique, elle arborait son badge où était inscrit son prénom : Judith. Pleine de bonne volonté et mettant du cœur à l'ouvrage, Judith s'affairait pour rendre attractive la gare de Lamballe. Elle s'appliquait à rester souriante, rapide et efficace dans sa petite cabine, qu'elle avait habilement aménagée d'une chaise, d'une table, d'un énorme cahier de notes et d'un tiroir pour les billets de train. Malheureusement, elle s'ennuyait car peu de personnes venaient. La concurrence était rude entre Dinan et Plancoët. Comment faire de la gare de Lamballe une gare attrayante ?, se demandait-elle souvent.

Un jour, elle eut l'idée d'instaurer un système de prêts de livres. Deux mois plus tard, un grand nombre de passagers se précipitaient dans les wagons pour avoir les meilleurs polars (genre très à la mode et particulièrement apprécié des usagers de la SNCF). Les voyageurs aimaient beaucoup les livres policiers, ils n'hésitaient pas à faire des suggestions à Judith qui était devenue plus qu'une guichetière à leurs yeux.

Judith remarqua alors une personne étrangère à la ville qui prenait souvent, lors de ses trajets, le même livre: « Le Crime de l'Orient Express ». Elle arrivait toujours en avance et demeurait longuement et patiemment seule à regarder les gens, leurs valises, leurs visages. Une fois, alors que ce client énigmatique se présenta au guichet, elle lui lança

« Bonjour, je vous remarque souvent ici...

- Hum...oui, je dois beaucoup voyager, acquiesça t-il d'une voix hésitante.

- Ah... Et serais-je indiscrete si je vous demandais votre profession...

- Dans l'import-export, répondit-il laconique.

- Ah... Très bien. Bonne journée, monsieur » conclut-elle, et il partit sans même lui répondre.

Quel drôle de bonhomme, se dit-elle. Et pas bavard, loin s'en faut. L'observant toujours, Judith remarqua qu'il semblait s'intéresser à M.Palot, un riche homme d'affaires. Cela troubla Judith.

Un autre jour de forte affluence, ce même homme énigmatique débarqua, l'air mécontent. Elle fit le rapprochement. Dix jours auparavant, il s'était énervé car il avait voulu prendre le train du 20 novembre en même temps que M.Palot et qu'il ne restait plus de place. Ce jour-là, donc, elle vit son mystérieux client, son roman policier sous le bras qui tentait de rejoindre M.Palot. Elle fit alors le rapprochement entre ces deux hommes et le roman. En effet, dans « Le Crime de l'Orient Express », un homme poignardait une autre personne. Elle crut alors que l'homme voulait s'en prendre à M.Palot. Elle quitta son guichet comme une furie, courut sur le quai et rentra juste à

temps dans le train qui démarrait. Elle bouscula les gens jusqu'à ce qu'elle trouve M.Palot. Celui-ci, installé à côté de l'étranger, était plié en deux. Pourvu qu'elle n'arrive pas trop tard, se dit-elle.

Elle se jeta alors sur l'homme et le frappa. Deux usagers qui observaient la scène intervinrent et la saisirent, essayant de contrôler cette folle. Elle se mit aussitôt à hurler, à gesticuler dans tous les sens pour se dégager. Le train s'arrêta. On fit descendre la jeune femme que le personnel du SAMU que l'on avait appelé entre temps, enserra dans une camisole.

Quelque temps plus tard, alors que des gendarmes l'interrogeaient pour comprendre son comportement, elle leur avoua qu'elle avait pensé que M. Palot était en danger et qu'il fallait qu'elle le protégeât puisqu'il ne semblait pas se douter qu'il était suivi. D'où vous est venue cette idée ?, lui demanda l'un des agents. Elle dut avouer qu'elle avait lu cela dans un livre, ce même livre que lisait l'étranger assis à côté de Monsieur Palot. Les médecins mirent cet incident sur le compte du surmenage. On la garda en observation et elle fit un séjour en maison de santé. Elle ne put reprendre son travail à la gare de Lamballe et accepta une mutation. Quant à ses victimes, elles devinrent les meilleurs amis du monde et continuèrent de profiter de l'emprunt des romans policiers à chacun de leur trajet ferroviaire, échangeant leur point de vue sur tels ou tels romans...

Il y a quinze ans dans cette gare, la nature régnait en maître : les plantes et les arbres recouvraient le sol. Les scientifiques pensaient que la pollution était peut-être la cause de cette invasion. Ils prélevèrent donc des échantillons, les conservèrent dans des tubes et les étiquetèrent pour pouvoir les étudier dans leurs laboratoires.

Puis un jour, un scientifique, le Dr TROUVETOUT , après de multiples recherches, annonça à ses congénères :

« Chers compagnons, je pense que ce n'est pas la pollution qui est à l'origine de l'invasion de la gare. Un homme a aidé la végétation à prendre possession des lieux. Grâce à mes analyses des échantillons du sol et d'un bout de tissu trouvé sur place, je peux prouver que le coupable est le DR ROCHE, scientifique spécialisé dans l'agriculture et les produits phytosanitaires et qui n'a apparemment plus toute sa tête.

« Ce n'est pas possible, lui rétorquèrent ses collègues. Il est peut-être fou mais il est incapable de faire une chose pareille.

- Peut-être, mais je pense que Dr ROCHE veut se venger de la population qui ne respecte pas l'environnement, et ce en rendant la gare inutilisable. »

Ils appelèrent la police qui vint au lieu et à l'heure du rendez-vous : à côté de l'horloge qui marquait 7h20 sous le panneau SORTIE.

Le Dr TROUVETOUT leur montra le bout de tissu qui appartenait à un pantalon du Dr ROCHE. Les policiers commencèrent leurs recherches et se rendirent chez le présumé coupable.

Dr ROCHE aurait dû se trouver chez lui, mais il avait plus d'un tour dans son sac ! Des pièges étaient placés tout autour de sa maison. Les policiers les contournèrent grâce à leurs chiens dressés à cet effet.

Le Dr TROUVETOUT s'était déjà mis à la recherche d'un antidote lorsque la police le prévint qu'elle avait arrêté le Dr ROCHE, mais qu'il refusait de collaborer. Les policiers avaient besoin de son aide pour le faire avouer.

Au Commissariat, le Dr ROCHE, muet comme une carpe, avait un comportement étrange : il prétextait ne se rappeler de rien et agissait comme s'il ne comprenait même rien aux questions posées par les policiers. C'est alors que le Dr TROUVETOUT eut l'idée. Il déclara : « Ce n'est pas grave, ce docteur est devenu sénile. De toute façon, je suis à même de trouver l'antidote ... ». Cette déclaration fit sursauter le Dr ROCHE : « Ce n'est pas possible ! Cet antidote est introuvable. Il n'y a que moi qui puisse ... » Il se tut, comprenant qu'il en avait trop dit.

Le Dr TROUVETOUT reprit : « Je savais que vous n'étiez pas devenu fou. C'était une façade pour pouvoir travailler tranquillement sur votre projet.

- Les gens ne respectent pas la nature, c'est tout ce qu'ils méritent... », coupa le Dr ROCHE.

Le Dr TROUVETOUT demanda aux policiers de sortir de la pièce pour pouvoir parler en tête à tête avec son collègue. Il lui expliqua que ce n'était pas la meilleure manière de

montrer les bienfaits de la nature. Cela allait avoir l'effet inverse : les gens voyant l'invasion de la gare n'allaient pas plus respecter la nature, au contraire. Ils n'auront cure de jeter leurs papiers ou de piétiner les pelouses,...

Le Dr ROCHE, après réflexion, approuva et donna la formule de l'antidote.

Quelques jours plus tard, la gare avait retrouvé son aspect initial et les trains circulaient à nouveau.

Depuis cette histoire, le Dr ROCHE et le Dr TROUVETOUT ont continué à travailler ensemble sur la protection de la nature et sur la modification des comportements coupables des humains.

En vain sans doute, car dernièrement, lors de leur dernière conversation, on a entendu Le Dr TROUVETOUT chuchoter à l'oreille du Dr ROCHE : « C'est peut-être toi qui avait raison ! Les hommes ne prennent pas garde à leur environnement. Plus on les prévient et moins ils suivent nos conseils ! C'est désespérant ! »

Quelque temps plus tard, les gros titres des journaux annonçaient des événements mystérieux : La végétation avait envahi depuis quelques jours plusieurs centres villes et des algues proliféraient sur les côtes bretonnes...

Il y a quinze ans dans cette gare, 96 personnes montèrent dans le train sans savoir qu'elles étaient en danger. En effet, le train partirait et n'arriverait pas à destination avant des heures de trajet. Dans le train, cinq personnes avaient un comportement étrange. Deux d'entre elles semblaient stressées tandis que les autres regardaient les passagers d'un air méfiant. Arrivés à Rennes, il ne leur restait que six heures de trajet. Une des cinq personnes se leva, une arme à la main et tira un coup de feu. Tous les passagers se baissèrent, tandis que l'agresseur s'avança et cria :

« Ce train est maintenant sous mon commandement ! »

Les quatre autres acolytes se levèrent, une arme à la main : c'était des terroristes. Ils avaient détourné ce train pour libérer neuf personnes emprisonnées qui se trouvaient alors dans ce même train pour un transfert vers Marseille. Ils envoyèrent donc un message à la gare :

« Nous avons pris ce train en otage, libérez les neuf prisonniers mexicains, et il n'y aura aucun mort ! »

La gare ne répondit pas.

Ils arrivèrent à Paris mais personne n'était autorisé à sortir du train. Le chef terroriste tenta de joindre les autorités pour leur annoncer ses revendications :

« Libérez les neuf prisonniers et il n'y aura aucun mort. »

On lui répondit :

« Nous ne libèrerons jamais les prisonniers.»

Il se mit en colère et tira en l'air sans sommation et il envoya un nouveau message :

« La prochaine fois, je vise l'un des otages, c'est compris ? Libérez les prisonniers ! »

Les autorités en charge de cette affaire firent donc appel à l'armée ainsi qu'au GIGN pour résoudre cette situation. Le commandant désigné pour cette mission décida d'annoncer aux terroristes qu'ils allaient libérer les prisonniers, et ce pour gagner du temps. Les terroristes n'en crurent pas leurs oreilles. Ils avaient gagné ! Le train s'arrêta et alors qu'il faisait nuit, une équipe d'intervention encercla les wagons et détruisirent toutes les vitres. Surpris, les terroristes voulurent ouvrir le feu mais ils furent désarmés sur le champ. Le train ne convoya plus 9 prisonniers mais 14 !

Il y a quinze ans dans cette gare, je descendais ces marches en béton. Il faisait nuit. L'endroit était lugubre. Le vent caressait mon visage et séchait mes larmes. La lumière qui était censée éclairer le couloir était cassée. Au fond, on discernait une porte en bois sur laquelle on pouvait lire " W.C ". Je savais que j'étais en train de faire une énorme bêtise mais il le fallait. De toute façon c'était trop tard pour revenir en arrière ! J'entendis le bruit du sifflet annonçant le départ du train. Il fallait que je parte...

Tout avait commencé durant le printemps 1990. Cette année-là, je n'avais que onze ans. C'était un mardi soir. Je rentrais de l'école. Je marchais sur le chemin caillouteux qui menait jusque chez moi. Il faisait beau. Le soleil éclairait mes cheveux blonds. J'étais joyeuse. Alors que j'arrivais, je découvris la porte ouverte. Etrange... Mamie Lucie était là, sur le canapé, les mains recouvrant ses yeux pour ne pas montrer la trace de ses larmes récentes. Insouciante, je demandai : "C'est toi qui me gardes ce soir ? Où sont papa et maman ?

- Ils sont partis, me répondit ma mamie.

- Partis ? Pour aller où ?

- Partis dans un endroit d'où ils ne reviendront jamais ! "

Je m'efforçais de rester sereine, de faire celle qui ne comprenait pas. Mais au fond de moi je SAVAIS...

Le lendemain on m'expliqua ce qui s'était passé. Mamie Lucie essayait de rester placide mais je voyais bien qu'au fond d'elle ses larmes ne demandaient qu'à sortir. D'après le rapport de police, mes parents avaient été abattus sur le quai, sans que personne ne s'en rende compte. J'étais abasourdie. Deux humains se font tirer dessus par un inconnu et personne ne le voit ?! Je ne comprenais pas. Je demandais plus de détails, mais mamie me dit que j'en savais assez, que c'était pour me protéger qu'elle ne m'en révélait pas plus et elle me conseilla d'aller dormir. Ce soir-là, je compris que plus jamais je ne ressentirais sur mes joues roses pâles les bons baisers de maman, plus jamais je n'entendrais les histoires de papa. Après, tout alla très vite : on me plaça dans une famille d'accueil. Moi je voulais habiter avec mamie Lucie mais le juge pour enfants avait refusé, disant que ma mamie était trop vieille pour s'occuper de moi. Je n'ai plus jamais entendu parler de mes parents. Ces gens inconnus qui m'avaient recueillie m'avaient interdit d'en parler. J'étais révoltée ! Personne ne me comprenait ! Pourquoi personne n'essayait de comprendre ce qui s'était passé ?

Trois ans plus tard, je descendais les mêmes marches que mon père et ma mère et m'en allai par le même train, suivre leur chemin et essayer de comprendre. Je pris le train de 21h10 et m'assis sur un siège troué, en face d'un vieil homme qui était sans doute en train de se demander ce qu'une fille de mon âge faisait dans ce train, alors que la nuit commençait à tomber. Je descendis à l'arrêt n°9. Je vis une maison non loin du quai. Je décidai d'aller frapper. De toute façon je n'avais nulle part où dormir. Je frappai. Une vieille femme m'ouvrit et me fit signe d'entrer. Voyant que j'étais

frigorifiée, elle me servit de la soupe chaude et je lui expliquai la raison de ma présence. La vieille femme me regarda les yeux grands ouverts et me dit : " Mon Dieu ! Qu'est-ce que vous lui ressemblez !"

Surprise, je répondis : " Pardon ? Mais à qui je ressemble ?

- A votre mère.

- Vous l'avez connue ?

- Il y a trois ans de cela, elle est venue avec ton père me demander l'hospitalité comme toi aujourd'hui.

C'était un mardi, en fin d'après-midi. Ils frappèrent à ma porte et je les fis entrer. Ils m'expliquèrent qu'ils devaient fuir. Le gouvernement n'acceptait pas leurs idées révolutionnaires. Ils ne voulaient pas t'abandonner mais ils n'ont pas eu le choix. Ils savaient qu'un jour tu essaierais de comprendre la vérité alors ils m'ont laissé ça pour toi... "

Elle me tendit une lettre. Je la lis. En repliant la lettre, je sentis une larme couler.

Aujourd'hui, quinze ans plus tard, je sais la vérité. Une vérité que jamais je n'aurais dû savoir. Depuis, je suis devenue à mon tour le gibier d'une chasse qui me dépassait...

Ceci est mon testament. Si vous le lisez, cela voudra dire que je n'ai pas survécu et que la cause que mes parents défendaient et que j'avais ralliée par la force des choses est perdue !

Il y a quinze ans dans cette gare où je prenais le quotidien de 7h19 pour me rendre à mon travail, il m'est arrivé une aventure angoissante, incroyable, extraordinaire mais pourtant bien réelle.

J'étais en train de poinçonner mon billet pour Rennes lorsque les portes automatiques de la gare se sont bloquées, enfermant les quelques voyageurs matinaux comme moi. J'ai tout de suite pensé à un problème électrique quand, sous le tableau des horaires, une grosse dame très maquillée s'est mise à hurler. Devant elle se tenait un homme en pantalon noir et sweat à capuche gris, braquant une arme sur elle.

Les cris et les exclamations se sont multipliés jusqu'au moment où je pris sur moi et demandai à l'homme qui nous tenait en joue pourquoi il nous prenait en otages :

« Je veux un train direct pour l'Espagne car j'en ai assez de ce mauvais temps. »

Mon étonnement a dû se lire sur mon visage et je ne pus m'empêcher de lui répondre :

- C'est un prétexte bien léger pour faire peur à autant de personnes.»

Le preneur d'otages ne m'a pas répondu.

Au bout d'une heure, la gare de Lamballe était cernée par le GIGN : expérience très traumatisante. Les journalistes, eux aussi, avaient envahi les rails et le maire de Lamballe tentait de négocier notre libération. Il était presque neuf heures et j'avais bien entendu manqué mon train de 7h19. Je me rappelais avec nostalgie la chaleur des wagons et la conversation tranquille avec les autres passagers.

Tout le monde angoissait de plus en plus quand, soudain, une voix fracassante hurla : « COUPEZ ! ». Pour établir une scène véridique, la SNCF avait donné l'autorisation à Luc Besson de tourner une scène de son prochain film « en live ».

Je me suis tout d'abord senti soulagé d'avoir échappé à une expérience qui, avais-je pensé, allait mal finir. Puis je fus furieux d'avoir été manipulé ainsi. Finalement, un sentiment de fierté m'envahit : j'avais réagi avec sang-froid dans une situation angoissante ! Le lendemain, la routine reprit son cours : lever potron-minet, train de 7h19, pointeuse à 8h00...